

Mais, à leurs côtés, comme la scène change ! Un écolier copie la traduction d'un thème ou d'une version ; un courtier analyse l'*Almanach des vingt-quatre mille adresses* ; l'un, pour tuer le temps qui le ferait mourir d'ennui, effleure un livre dont il ignore le titre ; l'autre s'est endormi de guerre lasse dans les bras d'un in-folio ; tel regarde des *images* comme le ferait un enfant ; tel a voulu juger par lui-même d'un volume qu'il a rencontré au passage. Pitié ! Ce n'est pas qu'il faille exiger de tout lecteur une attestation de capacité, une autorisation de famille, un certificat de bonnes sciences ; ce n'est pas qu'il faille repousser un habit gras et râpé, des souliers ferrés, et autres insignes extérieurs de misère ; oh ! non ; quoique les vaudevillistes nous éclaboussent en cabriolet, quoique l'intrigue ait ôté le pain au mérite pour mieux porter des livrées galonnées, les savants sont pauvres et dépourvus d'ambition. Le génie, de tous temps, s'est montré à travers des coudes percés.

Mais est-il donc impossible de diviser la Bibliothèque par catégories, de distribuer les heures et de favoriser plus particulièrement les *travailleurs* ? Autant vaudrait réclamer un catalogue général par ordre de noms, de titres, et de matières. On ne conçoit pas comment M. Van Praet suffit seul à ce tracas de tous les jours,

de tous les instants, à cette vie de chiffres par demandes et par réponses. Le cercle des ouvrages habituellement *sortis* est si borné, que le savoir des employés échoue devant un livre moins connu ; ces porteurs de livres sont ainsi faits qu'au lieu d'avouer leur ignorance, ils imputent quelquefois à la Bibliothèque une pauvreté qu'elle est loin de justifier. On m'a cité un bon vieillard qui, fatigué de monter les escaliers et les échelles, s'en abstient toujours, et se contente d'aller d'une salle dans une autre pour revenir les mains nettes, avec cette raison incontestable que le livre ne se trouve pas. Par malheur, l'administration toute absolutiste de la Bibliothèque semble encourager ces étroites intelligences qui ne voient rien au-delà d'un numéro et d'une lettre d'ordre. On réduit les employés au rôle de machines, et on les exerce à parcourir du haut en bas le vaste hôtel de la Bibliothèque. Bien plus, j'ai ouï dire qu'une véritable instruction bibliographique était un motif de discrédit et d'exclusion auprès des maîtres du lieu ; alors on pourrait confier le service à des bêtes de somme.

M. Van Praet est chargé de cet épouvantable fardeau ; lui seul connaît les catalogues, les armoires et les portefeuilles réservés ; chaque matin, durant quatre heures consécutives, il donne audience aux envoyés - quêteurs du privilège ;

laissez passer, in-folio, in-quarto, in-octavo, in-douze, in-dix-huit, in-trente-deux; ouvrez les portes toutes grandes; c'est pour monsieur, c'est pour madame! On va, on vient, on parle, on salue, on s'en va. La Bibliothèque du roi ferait un commerce lucratif à louer des livres aux couturières et aux membres d'Académie.

Tout le monde n'est pas aussi bien accueilli; quiconque, pour des recherches doctes et ingrates, s'enquiert d'un livre rare, imprimé avant la date préfixe de 1500, tiré à petit nombre, passe pour un voleur, un original, ou bien un amateur. Le sanctuaire inviolable ne lui dévoile pas des trésors inconnus aux profanes; on obtiendrait plutôt un Brantôme complet qu'un Mystère, une édition de Vérard, un Elzévier. On a beau se nommer, offrir son adresse, et supplier en langage de bibliophile; rien, l'excuse la plus honnête est une négation d'existence pour le livre d'exception. Les plus forts arguments battent en brèche un refus imprenable. En effet, le livre en question peut coûter de quarante à cinq cents francs; montez aux Manuscrits, on vous remettra sans difficulté la Bible du roi Charles-le-Chaue, laquelle vaut cinquante mille écus. La logique est une belle chose.

Je me garderai bien cependant de critiquer la défiance des bibliothécaires; je souhaiterais au

contraire que cette défiance fût mieux entendue; car il se commet journellement des vols qu'on ne pourrait éviter qu'au moyen d'une surveillance plus éclairée, sans qu'il fût besoin de fouiller personne; chaque individu serait tenu, en sortant, de rendre les volumes qu'il aurait reçus; pourquoi ne distribuerait-on pas des cartes d'admission comme au théâtre? mais le plus réel inconvénient est le mélange quotidien des lecteurs et des curieux! Des éditions uniques ont disparu, des pages ont été coupées, des gravures dérobées, des autographes arrachés; on a osé mutiler des manuscrits d'un prix inestimable pour s'approprier des miniatures! Ce vandalisme se renouvelle fréquemment; un lucre infâme excite des misérables à ces lâches spoliations; ce n'étaient pas eux pourtant qui jetaient dans la rivière la bibliothèque théologique de l'Archevêché.

En un mot, il paraît certain que la multitude lisante qui afflue rue de Richelieu est clair-semée de gens studieux; la fainéantise et l'insouciance y conduisent ces batteurs de pavé et ces flâneurs sans asile qui se complaisent dans les Aventures des Flibustiers et les Causes célèbres; l'hiver, faites-y du feu, vous aurez un excellent chauffoir assez bien *composé*. Ma conviction est encore renforcée par l'aspect des autres bibli-

thèques publiques, trop éloignées du centre de la ville pour agréer à pareille tourbe de flâneurs désœuvrés, ennuyés, dissipateurs de temps, picoreurs inévitables de tout spectacle gratuit. D'ailleurs les hommes avarés de leurs moments se dirigent rarement vers la Bibliothèque du roi, où l'on attend d'ordinaire en faction vis-à-vis le bureau des conservateurs, sans être dédommagé ensuite de cette épreuve de patience; sur vingt ouvrages demandés, on n'en a pas toujours deux complets; la *Biographie universelle* a peine à rallier une douzaine de volumes. Je déclare qu'il n'est pas une bibliothèque, si exigüe qu'elle soit, si mal conservée, et si bien abandonnée, qui ne soit préférable à celle du roi où peut-être deux cent mille volumes sont dépareillés, doublés, prêtés ou perdus. Néanmoins ce chaos qui augmentera sans cesse parmi les imprimés, ne règne pas dans les manuscrits, les estampes et les médailles.

Aux Manuscrits, solitude perpétuelle, excepté quelque helléniste déchiffrant des textes, quelque chroniqueur cherchant une date, et quelques orientalistes absorbés devant un composé chinois ou une énigme sanscrite; aux Estampes, une table encombrée de cartons, où les places sont retenues d'avance comme à une première représentation, nombre d'écoliers prenant leurs

leçons de dessin; ici du moins un catalogue fait et parfait; aux Médailles, des Anglais, des provinciaux, et quelque échappé d'un cours d'archéologie.

Les autres bibliothèques sont visitées par diverses classes d'habitues qui aiment à y trouver du feu en hiver et du frais dans la canicule; les élèves en droit et en médecine se donnent rendez-vous à Sainte-Geneviève, ainsi que les collégiens; on demande l'Encyclopédie, Hippocrate, Pothier et les classiques latins avec traduction; pas un ne songe à secouer la poudre des manuscrits qui logent sous les toits en compagnie des araignées et à la fumée d'une cuisine. Les érudits ne se plaignent pas de la longueur du voyage en s'acheminant vers l'Arsenal, où l'on sent la présence d'un vrai bibliophile; tout y est à sa place, hormis les employés; le marquis de Paulmy se réjouirait s'il pouvait savoir que ses livres et ses manuscrits, qui habitent maintenant les appartements du bon Sully, n'ont pas été dispersés comme ceux du duc de La Vallière. La bibliothèque de la Ville, formée de l'ancienne bibliothèque des Avocats, se recommande par le zèle des conservateurs, sinon par la variété des livres. La bibliothèque Mazarine est déchuë en raison de ses accroissements; le savant Naudé n'y a laissé que son nom; ses dix successeurs ne

l'ont pas remplacé. La bibliothèque de l'Institut n'admet que sur *présentation* comme à la cour; c'est une assemblée momie de coterie et de prérogative.

Enfin, dans un siècle où l'on a établi des cabinets de lecture à chaque coin de rue, où, par recensement approximatif, on compte dans chaque maison une bibliothèque de deux à trois mille volumes, n'est-il pas inouï que ces immenses entrepôts des sciences et des lettres ne produisent presque aucun des résultats qu'on peut désirer? Ces bibliothèques, qui font l'envie et l'admiration du monde entier, sont au dedans dévorées par des plaies incurables; la sinécure s'y est implantée comme en pays conquis; derrière un rempart de bouquins la congrégation rampe ou se dresse, le privilège s'endort ou se prélasse; là, Polignac recrutait des scribes et des conseillers. Pourquoi cet état-major de bibliothécaires invalides ou superflus? Pourquoi ce nombre insuffisant d'employés nécessaires? L'État paie, un bandeau sur les yeux; *quel fruit nous revient-il de tous ces sacrifices?* Dans les troubles de la Ligue ou de la Fronde, où les libraires s'affranchirent de l'impôt légal des deux exemplaires, la Bibliothèque du roi était mieux gardée au collège de Clermont et au couvent des cordeliers. On s'aperçoit à ces signes de déca-

dence qu'il existe un inspecteur-général des bibliothèques.

Que n'avons-nous plutôt ce qu'on nommait des *Bibliothèques de partisans*, quand la sottise et la vanité des gens de finances s'accommodait du dos des livres factices tapissant un cabinet de maroquin doré? Ces montres ridicules rempliraient le même objet que nos bibliothèques, en soldant une armée d'incapacités et d'inutilités. Nos Thersites littéraires auraient là leur Panthéon.

Certes, le régime égoïste des bibliothèques de Londres est encore préférable; les livres sont choses sacrées pour que nul n'y touche, car les depositaires sont responsables. Les Anglais, de tout temps, ont profité de nos fautes: ils conservent précieusement les huit cents volumes de Charles VI, achetés par le duc de Belford douze cents francs d'or à cheval! Ils ne vendront pas les papiers de la chancellerie du roi Jean, pris avec ce prince à la défaite de Poitiers!

Quoi! notre bibliothèque nationale, qui renferme à elle seule plus de livres que toutes les bibliothèques de l'antiquité réunies, serait plus dévastée que si les hordes barbares l'eussent traversée avec le fer et la flamme! La bibliothèque de Pergame possédait 200,000 volumes, celle de Constantinople 300,000, celle d'Alexandrie

208 LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES.

700,000, écrits sur de l'écorce d'arbre, sur de la cire, sur papyrus, sur parchemin, sur des peaux de serpents; la Bibliothèque du roi possède 600,000 volumes imprimés, 100,000 manuscrits, et 20,000 recueils de gravures...

Eh bien! allez à la Bibliothèque du roi, demandez une des cent éditions de Rabelais; on vous trouvera peut-être à grand'peine, comme échantillons, plusieurs volumes différents d'édition et de format.

P. L. JACOB,
Bibliophile.



CHANSON

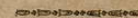
A M. DE CHATEAUBRIAND,

PAR M. BÉRANGER.



A M. DE BÉRANGER,

RÉPONSE DE M. DE CHATEAUBRIAND.



L'INGRATITUDE POLITIQUE,

PAR M. DE JOUY.



UNE ESPÈCE DE PRÉFACE.



Les trois pièces suivantes paraissent se dérober au plan de cet ouvrage, et il n'est pas de l'intention de l'éditeur de franchir les limites qu'il s'est imposées.

On lui permettra donc d'intervenir ici une fois seulement pour expliquer sa pensée.

La politique serait inconvenante dans un moment où les opinions réfléchissent tant de nuances diverses, et dans un ouvrage purement philosophique et littéraire, où les principaux organes

de toutes les opinions politiques doivent prendre la parole tour à tour.

L'absence de toute couleur politique serait choquante et vicieuse dans le tableau d'une époque et d'une ville où la politique est devenue le principal élément des mœurs, et la préoccupation universelle des esprits.

Soumise au dernier de ces inconvénients, l'histoire du Paris moderne restait défectueuse et inachevée, comme les constructions imparfaites des bâtisseurs de Babel.

Exposée au premier, elle n'aurait rappelé que la confusion de leurs langues.

Il y avait un moyen terme à saisir entre ces deux extrêmes. L'éditeur l'a cherché.

Il a réuni comme en un faisceau les expressions les plus caractéristiques de trois opinions également consciencieuses, qui ne se recommandent pas moins par le talent de l'écrivain que par la bonne foi du penseur, et qui convergent entre elles dans un sentiment commun de tolérance, comme toutes les croyances du génie.

Vous allez entendre le poète de la liberté, l'orateur inspiré des anciens jours, le dialecticien observateur et sévère de la civilisation moderne ;

et puis vous rentrerez dans ce Paris mobile, dont la physionomie se modifie sans se perdre, sous l'influence des événements historiques.

Ce n'est pas un épisode introduit dans l'action générale, et qui se lie avec elle jusqu'au dénouement. C'est une date gravée sur une des pierres de l'édifice, et qui ne se retrouvera pas ailleurs.

La politique est enfermée dans le cadre de ce triple chapitre. Elle n'en sortira plus.

